

Le récit d'une enfance paisible et heureuse

Serge Béland

Number 30, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Béland, S. (1984). Review of [Le récit d'une enfance paisible et heureuse]. *Liaison*, (30), 50-50.

dans l'oeuvre qui joue contre la première et finit par l'annihiler. Et ce n'est pas au nom des valeurs du passé, de la religion et de la langue, que s'opère cette libération, dans le tissu de l'oeuvre du moins. Mais beaucoup plus au nom de l'affranchissement et de l'affirmation de soi, et de l'ouverture aux situations nouvelles qui s'offrent. Le problème donc du nationalisme et de l'identité reste entier, et peut-être n'est-ce pas, n'est-ce plus là la solution aux recherches des nouvelles jeunesses.

Cette oeuvre, à la charnière de l'historique et de l'imaginaire, a peine à se détacher du premier pour ouvrir franchement la porte au second. Le cadre historique, si fermement implanté et passionnant, avec les réminiscences personnelles qu'il comporte, s'affirme contre la rêverie pleinement déployée, autonome, de l'univers romanesque. C'était là, on s'en souviendra, le problème majeur auquel se buta naguère le roman historique au Québec, par exemple chez son plus éminent représentant, Léo-Paul Desrosiers. Jamais surmontée ou intégrée, cette *hésitation* entre l'histoire et le littéraire nuit à la création imaginaire en tant que telle. *Dévorés par la fresque historique, tout comme la Quête d'Alexandre, et la psychologie et le style demeurent tout à fait inadéquats. La première demeure à l'état d'ébauche au profit du cadre historique; le second relève de l'écriture romantique des romans féminins des années 30, dont ceux de Jovette Bernier et d'Eva Senécal. Qu'on relise par exemple ce paragraphe :*

La jeune fille admirait en silence la beauté du lieu. Le lac s'étendait, placide, reflétant l'azur intense du ciel, comme un immense saphir déposé dans une corbeille de pins et d'épinettes. Une plage de sable fin formait demi-lune avec, juste en face, et tout près, une île rocheuse couronnée de pins tordus par le vent et d'arbustes qui se miraient dans l'eau calme (p. 146).

On n'écrit plus ainsi, la « nature ne se décrit plus ainsi en 1980 (qu'on laisse cette écriture aux écrivains de droite, pour adolescents, de *Prise de Parole* : ça fait encore « cultivé » et chic là, paraît-il).

Entre l'aube et le jour demeure un témoignage historique de toute première importance pour les Franco-Ontariens, auxquels elle restitue fidèlement leur plus récent passé et leur contexte nouveau. Sans doute le meilleur roman sorti d'ici.

Fernand Dorais est professeur au département de lettres françaises à l'Université Laurentienne de Sudbury.

Le récit d'une enfance paisible et heureuse

par
Serge Béland

Joseph Rudel Tessier, Roquelune, Montréal, Boréal Express, 1983.

Le secret du titre *Roquelune* est vite élucidé à l'aveu de l'auteur : « Le moment est venu, je crois, de dire que Holle c'était Hull et que Roquelune n'était pas Roquelune mais très officiellement Rockland » p. 56. L'auteur vécut dans cette localité entre l'âge de six et treize ans, au début des années 1920. Petite ville de 4000 âmes, ses habitants dépendaient exclusivement de la scierie de la compagnie Edwards.

Ce fut, selon l'auteur, les plus belles années de sa vie. Le roman est d'abord un récit du jeune âge de l'auteur où il nous raconte, au gré de sa mémoire, les faits marquants et surtout les personnes qu'il a connues et admirées. Il ne faut pas chercher le drame, dit-il : « Je voulais seulement, d'abord et avant tout, raconter Roquelune » p. 213. En fait, on s'identifie facilement à l'auteur car ces belles années sont pour chacun une période d'apprentissage intense, du développement de la personnalité et de la recherche d'un idéal.

Les personnages du roman sont peu nombreux mais alors très présents : l'auteur-enfant, sa mère, son père, une sœur aînée et deux oncles. L'auteur voue à sa mère une admiration démesurée au point de l'idéaliser, si bien que l'oeuvre pourrait facilement s'intituler « Le portrait de ma mère ».

L'enfant que l'auteur décrit est gaillard, robuste, intelligent, éveillé, sensible ; il aime beaucoup la lecture, a de l'imagination et rêve de grandes aventures.

Sans être une étude de caractère, l'oeuvre vaut par l'intensité dramatique des dialogues, la psychologie des personnages et l'authenticité des comportements. « Elle pleurait, les deux mains sur les yeux, et on voyait les larmes ruisseler le long de ses poignets et disparaître dans ses manches. Quant papa, doucement, prit ses deux poignets pour écarter ses mains de ses yeux, elle nous aperçut et dans un sanglot s'écria : T'as pas encore couché les enfants ! Puis elle éclata de rire. Un rire hystérique qui ne s'arrêtait plus. » p. 132. L'auteur manifeste autant de talents de dramaturge que de romancier.

L'oeuvre nous livre un témoignage d'une époque révolue. La narration est plus imagée que descriptive. L'auteur ne peint pas de tableaux ; il raconte et d'une façon très pittoresque. Il est raconteur plus qu'autobiographe ou historien ; de là l'intérêt de l'oeuvre.

L'auteur décrit les faits comme il les percevait à l'époque. Ainsi, il s'abstient de faire de l'interprétation gratuite. Même après avoir levé le rideau sur sa jeunesse, il demeure une personne énigmatique. Tout bon journaliste qu'il est, il trouve mieux à informer et à intéresser le lecteur pour qui il a beaucoup de respect et à qui il fait certaines confidences.

Le mot et l'idée sont plus chers à l'auteur que la phrase et le style, ne serait-ce qu'indice de l'autodidacte. En grammaire et syntaxe, l'auteur se montre précis et simple. Le vocabulaire qu'il emploie est très imagé sans être recherché. On perçoit chez l'auteur un souci constant du détail tout comme un plaisir manifeste de raconter. L'ardeur à tout vouloir dire d'un trait entraîne souvent une suite interminable d'idées et de phrases sans conjonction ni ponctuation, doublées de longues parenthèses. Dans l'ensemble, le style de l'oeuvre est vivant. L'auteur emploie avec brio le style direct.

L'auteur raconte une enfance paisible et heureuse. On ne peut s'empêcher cependant de songer que certains autres faits importants ont certainement influencé le jeune homme. On ne fait pas mention dans le livre d'une situation familiale, celle de 9 enfants dont 8 filles, des déménagements très fréquents de la famille, la situation d'emploi du père, de la Dépression, et de la fermeture de la scierie.

Il n'y a pas de dénouement à cette oeuvre. On croirait, mais en vain, à un dépassement, à un idéal de vie, au prolongement d'une jeunesse si prometteuse qui ne vient pas. L'auteur échoue-t-il dans son entreprise pour ne pas offrir de promesse d'avenir ? Il est plutôt à la recherche d'un idéal de vie qu'il n'a toujours pas atteint : « Quand je retrouve l'enfant et l'adolescent que j'ai été, je ne peux m'empêcher de regarder l'homme, le vieillard qu'il est devenu. Tellement semblable à l'enfant que j'étais. » (p. 211).★

Serge Béland est le rédacteur de *La petite histoire de Rockland*, publiée en 1982.